

# MOHAMMED

VIE ET  
OEUVRE  
DU PRECURSEUR  
EN ARABIE



MOHAMMED

MOHAMMED

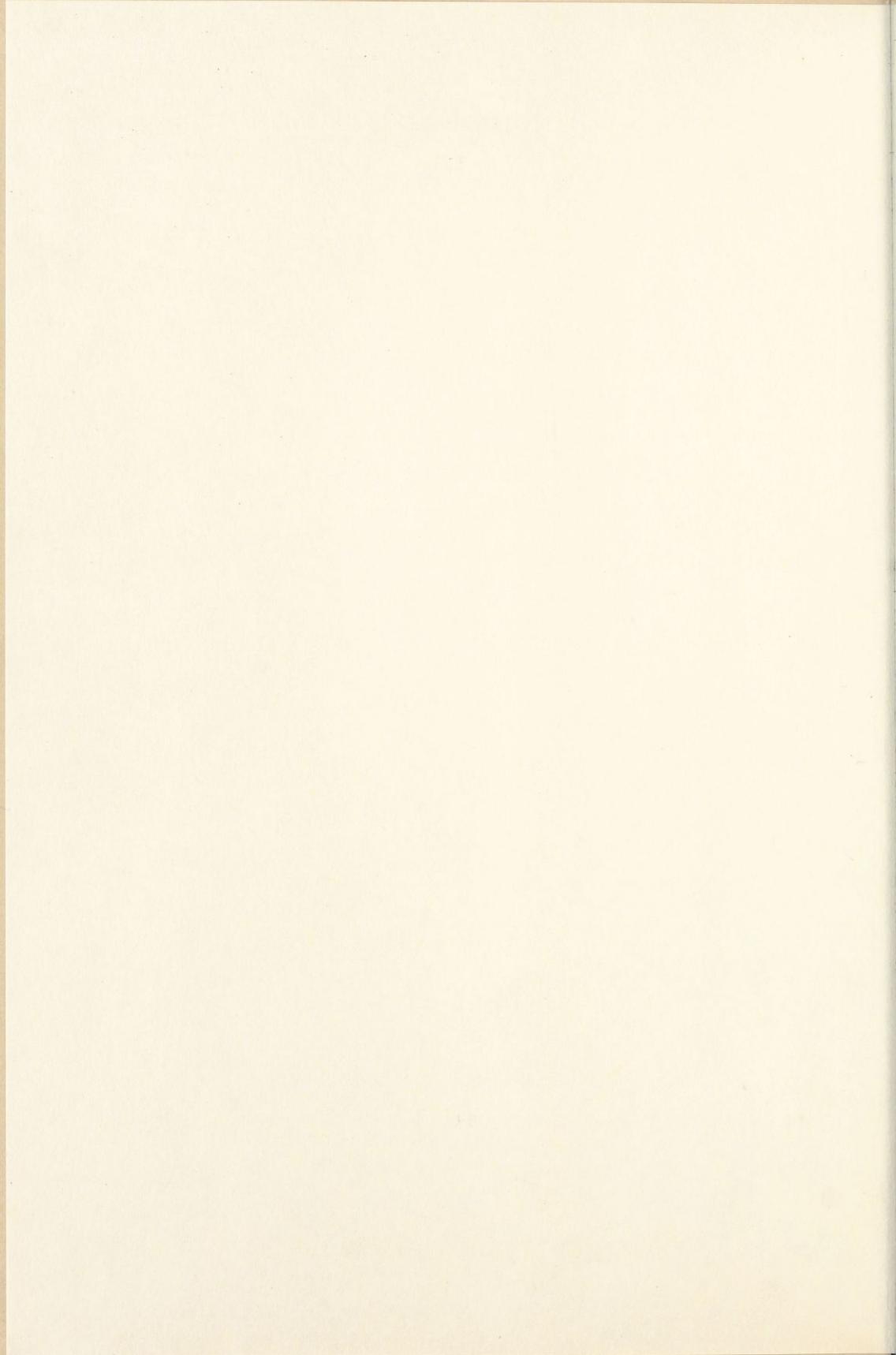
MAHOMET

VIE ET ŒUVRE DU PRÉCURSEUR  
EN ARABIE

Traduction de l'ouvrage de Abû-Isâhîq  
Ibn-Isâhîq sur son personnage  
et son enseignement



8° R  
102238



1 029 322

NC

1

# MOHAMMED

MAHOMET

VIE ET ŒUVRE DU PRÉCURSEUR  
EN ARABIE

*Texte reçu dans l'entourage de Abd-ru-shin  
grâce au don particulier  
d'une personne appelée à cet effet*



ÉDITIONS FRANÇAISES DU GRAAL · PARIS



DL-09111990-31074

MOHAMMED

MOHAMMED

MOHAMMED

MOHAMMED

MOHAMMED

MOHAMMED

MOHAMMED



ISBN 2-900811-33-3

SEULE ÉDITION AUTORISÉE

DÉPÔT LÉGAL: JUILLET 1990

© 1990 BY IRMINGARD BERNHARDT, VOMPERBERG, TIROL



## PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

LE PRÉSENT volume fait partie de la série des «Précurseurs». Ces ouvrages montrent les aides directes et l'action des guides spirituels dont bénéficia l'humanité tout au long de son histoire.

Le livre intitulé «Mohammed» retrace la vie et l'œuvre du prophète considérées sous cet angle spirituel.

Le contenu de cet ouvrage n'est donc pas un récit historique au sens courant du terme.

La vie de Mohammed a été transmise par voie de médiumnité à l'auteur qui la transcrivit dans le style qui lui était propre, choisissant à cet effet la forme du récit.

Il vivait dans l'entourage de Abd-ru-shin, l'auteur de l'œuvre «Dans la Lumière de la Vérité», Message du Graal.

Il a accepté en toute connaissance de cause que son nom ne soit pas mentionné. C'est ce qui explique que le nom de l'auteur ne figure pas dans cet ouvrage.

Les événements se présentèrent à lui en images qu'il transcrivit avec la force d'expression et la compréhension qui lui étaient propres. Ces images montrent des faits qui se déroulèrent sur différents plans, y compris le plan de matière subtile dont l'œuvre «Dans la Lumière de la Vérité», Message du Graal, donne l'explication.

Voilà pourquoi le présent ouvrage ne décrit pas uniquement des événements d'ordre terrestre ; c'est aussi la raison pour laquelle certains détails ne concordent pas avec les récits traditionnels concernant la vie de Mohammed. Il convient de prendre en considération le fait qu'il n'existe que fort peu de documents sur cette époque et qu'il est souvent impossible à l'histoire officielle de rapporter ce qui s'est réellement passé.

La manière dont l'auteur de cet ouvrage a reçu et transmis les images qui lui ont été montrées garantit l'authenticité de ce qui est dit dans ce livre.

Puisse celui-ci, ainsi que la série des «Précurseurs» à laquelle il appar-

tient, amener le lecteur à reconnaître que des aides ont été de tout temps accordées aux êtres humains par la Lumière afin de leur permettre de trouver le chemin conduisant à la Vérité.

Abd-ru-shin écrit à ce propos :

«Si, au cours des millénaires, les êtres humains ne s'étaient pas *toujours* comportés comme ils le font encore *actuellement*, s'ils n'avaient pas sans cesse déformé tout ce qui était destiné à les secourir, pour l'adapter à leurs conceptions humaines et à leurs désirs terrestres, il n'y aurait ici-bas qu'*un seul et unique* enseignement issu de la Volonté de Dieu. Jamais autant de confessions de genres différents n'auraient pu s'imposer.

Tous les enseignements parvenus sur Terre jusqu'à présent ne formeraient, une fois *réunis*, qu'*une échelle* menant au piédestal que doit occuper la Vérité, comme de multiples prophéties l'ont souvent annoncé aux humains.

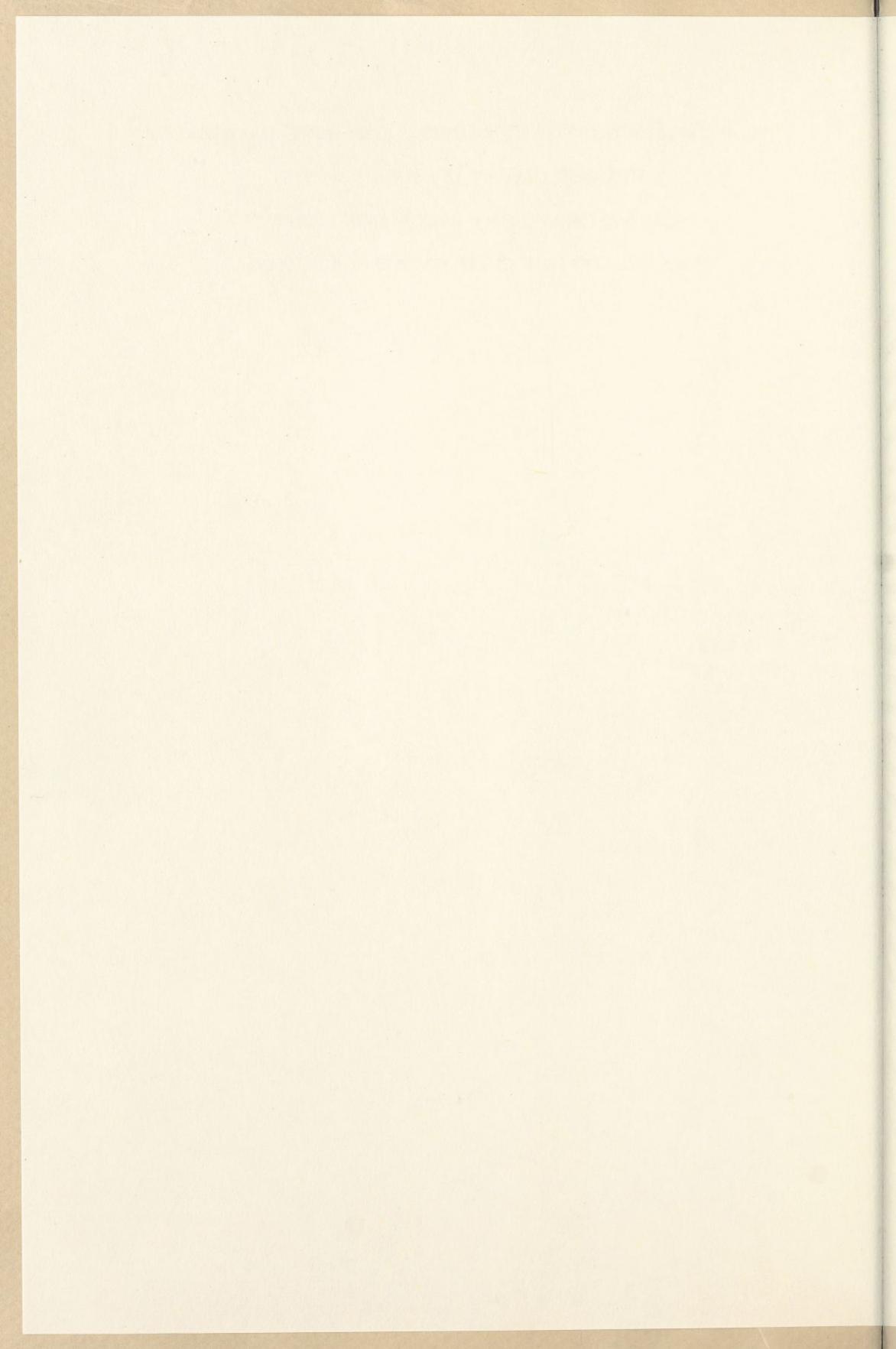
Il n'y aurait aucune divergence dans les interprétations, et encore moins dans ces enseignements eux-mêmes !

Car tous les enseignements furent jadis voulus de Dieu ; ils étaient exactement adaptés aux différents peuples et aux différents pays, et entièrement élaborés en fonction de leur maturité d'esprit et de leur réceptivité du moment.

...Chacun de ceux qui apportèrent un enseignement fut un précurseur pour la Parole de Vérité elle-même.»

L'ŒIL INTÉRIEUR DU VOYANT S'OUVRE LARGEMENT, IL REGARDE.

VOILÀ QUE DEVANT LUI SURGIT LA VIE  
QUI S'EST GRAVÉE DE FAÇON INDÉLÉBILE  
DANS LE LIVRE DE CETTE GRANDE CRÉATION :



UNE LAMPE colorée brûlait dans la pièce, faisant étinceler les ornements dorés fixés aux murs entre les riches tentures.

Ici pendait un collier de perles, là brillaient des pierres précieuses. Sur une petite table sculptée et ornée de délicates incrustations se trouvait une resplendissante coupe en verre contenant de l'huile parfumée.

Cette pièce, qui n'était pas très grande, semblait en parfaite harmonie avec la belle dame étendue nonchalamment sur un divan moelleux.

Ses cheveux noirs aux reflets bleutés, tressés en longues nattes et enserrés dans une résille d'or, retombaient sur le côté. Sur un ample vêtement de soie rouge, elle portait une veste courte richement brodée d'or et assortie aux mules qui ornaient ses petits pieds. Un pantalon de soie bleue, bouffant et descendant jusqu'aux chevilles, complétait son habillement.

Ses mains soignées et dépourvues de bijoux laissaient couler entre leurs doigts les perles d'un chapelet. Toutefois, ce n'était qu'un geste machinal : ses pensées paraissaient bien loin de tout recueillement ou de toute prière.

Au dehors, des pas se firent entendre. La jeune femme glissa prestement le chapelet dans son vêtement et s'enfonça encore plus profondément dans les coussins.

Un vieux serviteur pénétra dans la pièce.

Il devait faire partie des gens de confiance de la maison, sinon il n'aurait jamais pu entrer chez la maîtresse sans se faire annoncer. Légèrement courbé, les mains croisées, il s'approcha du lit de repos d'un pas traînant et attendit que la belle dame lui adressât la parole.

Elle l'observait, les yeux mi-clos. Il pouvait attendre. Elle n'était pas encore disposée à entendre ce qu'il avait à lui dire car, en aucun cas, cela ne serait quelque chose de bon. Puis la curiosité l'emporta.

« Quel message apportes-tu, Mustafa ? » demanda-t-elle d'un ton las.

« Notre maître Abd al Muttalib désire s'entretenir avec Amina au sujet du

garçon. Amina désire-t-elle le recevoir ici ou prendra-t-elle la peine de se rendre dans ses appartements ?»

«Mustafa, sais-tu ce qu'il veut faire du garçon ?»

Le ton avait complètement changé. L'angoisse et le souci maternel vibraient dans cette question et lui faisaient oublier toute différence de condition.

«Notre maître ne l'a pas dit», répliqua prudemment le serviteur. «Mais je crois le savoir car, depuis plusieurs jours, il répète qu'il serait temps d'envoyer Mohammed à l'école.»

«Je m'en doutais !» s'écria Amina agacée. «Personnellement, je pense que l'enfant est encore trop fragile, mais son grand-père ne s'en rend pas compte. Nous allons encore devoir nous affronter, et le plus tôt sera le mieux. Dis à Abd al Muttalib que je suis prête à le recevoir ici dans une... non, disons dans deux heures.»

Le vieil homme s'apprêtait à sortir quand Amina l'interpella :

«Mustafa, sais-tu où est Mohammed ?» «Où peut-il être, si ce n'est au magasin, en train de compter les marchandises avec l'employé», répliqua le serviteur. «Rien ne lui plaît davantage que la splendeur des couleurs des tapis et des pierres précieuses. Il en oublie de boire et de manger.»

«Dis qu'on me l'envoie immédiatement», demanda aimablement Amina.

Elle savait qu'elle n'avait pas d'ordres à donner à Mustafa puisqu'elle n'était pas sa maîtresse, mais il était toujours prêt à rendre service. Cette fois encore, il proposa d'aller chercher lui-même l'enfant pour l'envoyer vers sa mère. A présent, Amina était seule.

Elle soupira profondément. Elle appréhendait cet entretien avec le maître de maison, son beau-père, sous l'autorité duquel elle se trouvait depuis la mort de son époux. Six longues années s'étaient déjà écoulées depuis lors !

Au cours d'un voyage d'affaires, peu avant la naissance de Mohammed, Abdallah était tombé entre les mains de brigands qui l'avaient blessé à mort. Le mourant avait été ramené à La Mecque, mais il n'avait pu atteindre vivant la maison de son père où il habitait avec sa jeune épouse. Celle-ci s'était évanouie auprès de la civière.

Elle était restée longtemps alitée, et le petit garçon avait vu le jour au cours de cette longue maladie, sans que sa mère n'ait eu réellement conscience de sa naissance.

Les médecins attribuaient à la peur et au chagrin qui avaient ébranlé Amina la faiblesse de l'enfant dont la croissance était difficile, malgré les soins les plus attentifs. Autant son père avait été un grand et bel homme, autant Mohammed était un enfant pâle, chétif et plutôt triste, qui aimait agir à sa guise.

Il entra justement dans la chambre de sa mère, sans se presser et sans un sourire. Il s'approcha du lit presque à contrecœur et demanda : « Tu m'as fait appeler, mère. Ce que tu avais à me dire était-il donc si urgent ? »

Sans le réprimander pour le ton impertinent sur lequel la question avait été posée, Amina dit affectueusement :

« Assieds-toi, mon fils, et écoute : Ton grand-père va venir pour que nous parlions de toi. Je sais qu'il a dans l'idée de t'envoyer à l'école. N'est-il pas vrai que tu ne te sens pas encore assez fort et que tu es toujours fatigué ? »

« Je suis souvent fatigué, mais cela ne fait rien. Je t'en prie, laisse-moi aller à l'école ! »

Effrayée, Amina s'écria :

« Y songes-tu, Mohammed ? Le bruit et les mauvaises manières de tous ces écoliers pourraient te faire du mal. Ils se moqueront de toi parce que tu es pâle et faible. Ils... »

L'enfant l'interrompit, agacé :

« Si je reste ici, je ne deviendrai jamais un homme ! Mes forces grandiront au contact des autres. Je veux apprendre, je dois apprendre. Je veux devenir quelqu'un d'avisé ! Je dirai à grand-père que j'ai très envie d'aller à l'école. Alors, tu pourras lui dire tout ce que tu voudras, c'est moi qu'il écouterait ! »

Les membres frêles du garçon se tordirent de façon disgracieuse et une grimace déforma son visage habituellement si beau.

« En quoi toute cette érudition te servira-t-elle, Mohammed ? » s'enquit la mère au bord des larmes.

Elle avait tout fait depuis près d'un an pour retarder l'instant qui la séparerait de l'enfant qu'elle idolâtrait et, à présent, c'était le garçon lui-même qui demandait à partir à l'école !

« Pourquoi je désire étudier, mère ? » demanda Mohammed en se jetant sur l'un des tapis posés sur le sol. « Mais pour devenir marchand, et pas l'un des moindres ! Je veux devenir le plus grand marchand de toute la Syrie, de l'Arabie et de tous les pays alentour. Toutes les pierres précieuses devront passer par mes mains, et je veux palper les plus belles étoffes. Mais, pour

cela, je dois apprendre à lire, à écrire, et avant tout à compter. Personne ne doit pouvoir me tromper, mère !»

La riche tenture de la porte fut soulevée avec précaution, et une femme en tenue de servante entra. Mère et fils se tournèrent vers la nouvelle venue.

Tandis qu'Amina reprenait son attitude nonchalante, Mohammed se redressa vivement et se jeta spontanément au cou de celle qui venait d'entrer.

«Sara, Sara !» jubila-t-il d'une voix complètement transformée. «C'est sérieux, je vais pouvoir étudier ! Mère vient de se lamenter en me disant que grand-père veut m'envoyer à l'école. Une fois de plus, elle ne me comprend pas.»

Il avait parlé précipitamment, sans prendre le moindre égard et sans remarquer le mal qu'il faisait à sa mère dont il était la seule joie.

Entre-temps, Sara, la vieille nourrice, avait détaché de son cou les bras de son cher petit et l'avait doucement laissé glisser à terre. S'approchant alors d'Amina à la manière habituelle des vieilles servantes, elle lui dit d'un ton cajoleur :

«Ma maîtresse ne désire-t-elle pas mettre de plus beaux vêtements pour honorer le maître de maison ?»

Amina secoua sa jolie tête aux lourdes nattes et lança :

«Peu lui importe mon habillement !»

«La maîtresse est injuste», répliqua la servante sur un ton de reproche. «Abd al Muttalib ne manque jamais d'attentions. Il envoie à la veuve de son fils les pierres les plus belles, les perles les plus fines et les étoffes les plus délicates de son magasin.»

Toutefois, ces paroles ne firent guère impression sur la femme gâtée :

«Je reste comme je suis», dit-elle. «Nous n'avons que peu de temps jusqu'à sa venue et nous devons encore parler de certaines choses. Viens t'asseoir avec nous, Sara.»

La servante s'exécuta ; elle devait être habituée à ce genre d'entretien.

«Je ne savais pas que Mohammed avait une telle envie d'aller à l'école», commença Amina. «Personnellement, cela me contrarie, car je le trouve encore trop délicat et j'aimerais le garder une année de plus auprès de moi.»

«Mère, à quoi cela te servira-t-il que je reste près de toi ?» s'écria l'enfant avec entêtement. «Je te donne peu de joie, tu le dis souvent toi-même. Et puis, j'ai envie d'apprendre, d'apprendre, d'apprendre !»

«Maîtresse, il faut te faire à l'idée que ton fils est sorti de l'enfance. S'il veut devenir un homme, il doit quitter les appartements des femmes pour être confié à des mains d'hommes.»

«D'accord, si tel est son désir !» soupira la mère. «Mais, Sara, je vois un grand danger pour lui dans le choix de l'école. Abd al Muttalib voudra l'envoyer dans une école de la ville fréquentée par les enfants des fétichistes. Mohammed n'est pas encore suffisamment affermi dans notre foi et il la rejettera comme un vieux vêtement !»

«A qui la faute, maîtresse ?» demanda Sara avec une franchise un peu trop directe.

«Veux-tu dire que je ne l'ai pas bien instruit ?» rétorqua Amina irritée.

«Tu l'as instruit, certes, mais tu ne lui as pas donné l'exemple. Quand a-t-il jamais pu voir que ta foi était pour toi un soutien, une consolation ou une incitation à faire le bien ?»

Mohammed qui, apparemment, n'avait pas écouté, se tourna vers la servante assise par terre à côté de lui :

«Tu as raison, Sara», dit-il tendrement. «Je n'ai pu apprendre tout cela de ma mère, mais c'est toi, bonne Sara, qui m'a donné l'exemple.»

La jalousie tenailla de nouveau le cœur de la mère.

«Comment peux-tu me juger si durement, mon fils ?» lui reprocha-t-elle. «Qui a prié avec toi depuis que tu es en âge de le faire ? Qui t'a parlé de Jésus, le Crucifié ?»

«Bien sûr, tu as fait tout cela, mère», reprit vivement Mohammed. «Mais tandis que tu me parlais du Porteur de Vérité assassiné, Sara m'apprenait à aimer le lumineux Fils de Dieu, venu par amour pour les hommes et né petit enfant dans la crèche. Pendant que tu m'apprenais à dire des prières dans une langue que nous ne comprenons ni l'un ni l'autre, Sara me menait aux pieds du Fils de Dieu pour que je puisse lui exprimer mes souhaits.»

Cette réponse n'était pas celle d'un enfant, mais elle émanait du fond de son cœur, et les deux femmes, dont les yeux se mouillèrent de larmes, le ressentirent parfaitement.

Après un court silence, Amina reprit :

«Peu importe, pourvu que tu aies la foi. Il suffit que tu aimes Jésus pour que je sois satisfaite. Mais dis-moi, mon fils, cet amour ne succombera-t-il pas sous les railleries et l'influence des autres élèves ?»

« Nous le verrons bien, mère. Pour le moment, je ne peux pas encore le savoir. Si la foi en Jésus est la Vérité, comme vous le dites toutes deux, elle triomphera de tout le reste. Si elle n'est pas la Vérité, elle n'aura qu'à disparaître. »

Pour Mohammed, cet entretien sérieux avait suffisamment duré. Il sauta sur ses pieds avec une agilité surprenante et s'empressa de quitter la pièce.

Une fois seules, les deux femmes se regardèrent. Toutes deux aimaient cet enfant gâté plus que tout au monde. Mais tandis que la mère était aveugle devant les défauts de son fils, Sara tentait de toutes ses forces de les vaincre.

Amina se rendait compte avec amertume que toute la tendresse de l'enfant allait à la vieille nourrice, au point qu'il en oubliait souvent complètement sa mère. Chaque fois que la jalousie enflammait son cœur, elle formait le projet d'éloigner Sara. Toutefois, elle ne pouvait pas imaginer la vie sans celle qui l'avait élevée.

Sara était arrivée toute jeune dans la maison du noble Haschi au moment de la naissance d'Amina qui se trouvait être la dernière de six filles. Elle avait protégé et soigné l'enfant avec une fidélité sans relâche, avait guidé ses premiers pas et pris soin d'elle jusqu'à ce qu'elle devienne une belle jeune fille.

Puis vint le jour où Amina dut suivre son mari dans sa maison. Abdallah, le joaillier qui l'avait demandée pour épouse, était riche.

Comme elle, il était issu d'une noble lignée, la famille des Qoraych. Contrairement aux usages, il était devenu marchand, et ce qui empêchait avant tout le père d'Amina de donner son consentement... il était juif !

L'un de ses ancêtres avait adopté cette foi étrangère à laquelle ses descendants restaient fermement attachés. Tous les membres de la famille d'Amina adoraient les fétiches qui leur procuraient un sentiment de bonheur et de sécurité. Les lois sévères du judaïsme les faisaient frémir.

Toutefois, le jour où son père allait prononcer un non définitif, Amina en larmes avoua qu'elle avait abjuré depuis longtemps la foi de ses pères et était devenue chrétienne !

Père et fiancé furent également horrifiés ! Mais, tandis que le père voulait renier sa fille qui avait une autre croyance, Abdallah maintint sa demande et accueillit la chrétienne dans sa maison et dans son cœur. Ainsi, personne n'avait plus besoin d'être mis au courant du changement de croyance de la

noble jeune fille, et c'est avec soulagement que le père considéra l'avenir.

Sara quitta en même temps qu'Amina le palais des Haschi pour se marier le même jour qu'elle. Amina avait avoué en pleurant que c'était Sara qui lui avait fait connaître la nouvelle croyance.

Chassée de la maison, la servante avait pu suivre l'homme qui avait demandé sa main depuis longtemps. Son propre fils mourut à la naissance, ce qui lui permit de s'occuper du petit Mohammed qu'elle soigna fidèlement avec tout l'amour d'une mère.

A présent, à force de flatteries, Sara avait réussi à convaincre sa maîtresse de se lever et de s'habiller plus élégamment en l'honneur du visiteur attendu. Amina était à peine prête que Mustafa annonçait déjà son maître.

Amina reprit sa position à demi-allongée sur le sofa, tandis que Sara se retirait au fond de la pièce après avoir posé sur une petite table le café préparé en toute hâte. Il eût été contraire aux convenances qu'Amina fût seule pour recevoir le visiteur.

Abd al Muttalib entra avec dignité. Malgré sa corpulence, on devinait parfaitement la noblesse de ses origines. Son pas lent et mesuré était celui de quelqu'un qui a conscience de sa valeur. Cheveux et barbe, d'une blancheur de neige, encadraient son visage basané ; de ses yeux bruns, il observait tout d'un regard scrutateur.

Son imposante silhouette était drapée dans une soie couleur bronze, richement brodée. Un sabre pendait à sa ceinture ornée de rangs de perles précieuses. A l'index droit, il portait un anneau surmonté d'une pierre d'un brun doré, d'une taille extraordinaire, qu'il considérait comme un talisman et ne quittait jamais.

Aux pieds, il portait des chaussures de cuir, brodées et doublées de soie, qu'il ne mettait qu'à la maison.

Son salut fut digne, mais très froid. Il s'était armé de patience et de fermeté pour être prêt à affronter les plaintes de sa belle-fille.

Après avoir pris place et savouré en silence la première petite tasse de café bien noir, il regarda attentivement Amina. Savait-elle vraiment pourquoi il venait ? C'était comme si un masque avait recouvert son visage impassible qui ne trahissait aucune agitation intérieure.

Il se mit à parler lentement, s'attendant à tout moment à être brusquement interrompu par l'une de ses objections habituelles, mais il put exposer

tranquillement son point de vue. Amina ne prononça pas un mot. Lorsqu'il eut tout expliqué, il conclut :

«Tu vois donc, veuve de mon fils, qu'il est temps d'envoyer Mohammed à l'école.»

«Dans quelle école l'as-tu inscrit, père de mon époux ?» demanda-t-elle d'un ton indolent.

Surpris au plus haut point, il regarda la belle femme. Il ne s'était pas attendu à cela, et la réponse ne vint pas tout de suite.

«Nous n'avons que deux écoles ici», dit-il en feignant le calme. «La première est fréquentée par l'aristocratie, mais les maîtres sont fétichistes et ne savent rien. La seconde dépend de notre temple et Rabbi Ben Marsoch est un homme très instruit. Étant donné que Mohammed est né dans une famille juive, il doit aussi grandir dans cette foi.»

Amina l'interrompit cette fois avec véhémence : «Mohammed est chrétien puisque moi, sa mère, j'appartiens à cette croyance !»

Le souffle lui manquait, ses yeux lancaient des éclairs.

Abd al Muttalib considérait la jeune femme en souriant tranquillement.

«Jusqu'à maintenant, je t'ai laissée agir à ta guise avec lui car je savais qu'il ne resterait pas longtemps sous l'influence des femmes. A présent, il doit les quitter, son éducation repose entre mes mains, et moi, je suis juif !»

Ces dernières paroles retentirent, dures et fières. Amina tenta, une fois encore, de s'interposer :

«Mohammed tient à sa foi. Il ne voudra pas l'abandonner. Tu vas jeter le trouble dans l'âme du garçon.»

«Un enfant de six ans n'a pas encore d'opinion personnelle. Il adoptera volontiers la croyance de son père. Ne perdons pas de temps en paroles inutiles.

Tout d'abord, j'avais prévu de ne le mettre à l'école qu'au début du mois prochain, mais je vois qu'il vaut mieux vous soustraire l'un et l'autre à des idées fausses ; c'est pourquoi il viendra dès aujourd'hui avec moi.

Il habitera désormais près de moi, dans les appartements que son père occupait avant lui. Il pourra venir te voir une fois par mois, tant que ces visites ne viendront pas contrecarrer mon éducation.»

Le maître de la maison avait parlé. Il ne restait plus qu'à obéir.

Si Amina avait su que Mohammed refuserait d'aller à l'école, elle se serait

battue pour lui comme une lionne. Elle eut du mal à retenir ses larmes et attendit ce qu'Abd al Muttalib avait encore à dire.

De la même voix distante, il demanda si Amina ne manquait de rien et si tous ses désirs étaient comblés.

Elle répondit par l'affirmative.

De nouveau, il la considéra attentivement, comme s'il voulait voir si c'était le moment de continuer à parler de ce qui lui tenait à cœur. Il vida précipitamment le contenu de deux des minuscules tasses et dit :

«Tu es encore jeune et très belle, Amina. Il n'est pas juste que tu passes ta vie seule, allongée sur un sofa. Dieu t'a pris ton époux, mais notre loi t'autorise à te remarier.

Abu Talib, mon plus jeune fils, t'offre sa main par mon intermédiaire. Il veut te considérer comme un héritage de son frère. Tu seras riche et estimée, et le bonheur fleurira à nouveau autour de toi, comme au début de ton mariage.»

Il se tut et la regarda, plein d'espoir, mais Amina ne répondit pas. Elle avait bien songé, parfois, à l'usage permettant aux plus jeunes frères d'épouser la veuve de l'aîné, mais elle avait espéré y échapper.

Abdallah avait été un bel homme. Abu Talib était bossu et boiteux. L'idée d'un mariage avec cet être difforme la faisait frémir. Mais elle ne pouvait exprimer tout haut ce qu'elle pensait. Se ressaisissant rapidement, elle dit d'une voix douce :

«Père de mon époux, je vous remercie, toi et Abu Talib, de votre bienveillance mais, à la mort d'Abdallah, j'ai fait vœu de ne pas me remarier avant sept ans, et je veux tenir ma promesse. C'est ma façon de lui témoigner tout l'amour et tout le respect que je lui dois.»

Le vieil homme la regarda plus aimablement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors :

«Ce vœu t'honore, Amina. D'ordinaire, les jeunes veuves peuvent à peine attendre le moment de se remarier. Je dirai à mon fils de patienter encore douze mois. Ensuite, nous préparerons le mariage qui devra être somptueux.»

Il se leva, sûr d'être parvenu à ses fins. Il pouvait retourner à ses affaires. Mais il lui fallait tout d'abord aller chercher Mohammed et l'emmener avec lui pour empêcher que sa mère n'aille lui mettre quelque idée en tête.

Il n'avait rien à craindre. Les projets matrimoniaux d'Abu Talib avaient étouffé chez Amina tout autre sentiment. C'était affreux ! Amina appela Sara et déversa sur la fidèle servante tout ce qu'elle avait sur le cœur.

«Maîtresse,» lui dit cette dernière pour la consoler, «Abu Talib est bon et il aime Mohammed comme s'il était son propre fils. Je les ai vus souvent ensemble comme deux amis.»

Sara n'aurait pas dû dire cela. La jalousie brûla à nouveau dans le cœur si vulnérable de la jeune femme.

«Il veut détourner mon fils de moi afin que j'accède plus rapidement à ses désirs. Mais cela n'arrivera pas. J'ai réussi à gagner un an de liberté. En un an, il peut encore se passer bien des choses !»

Toutes les tentatives que fit Sara pour la raisonner tombèrent sur un sol stérile. La servante prit donc le parti de se taire et de laisser faire le temps.

«EN UN AN, il peut se passer bien des choses», avait dit Amina. Six mois ne s'étaient pas écoulés que la belle femme gisait sur son lit de mort. L'une des épidémies qui se déclaraient de temps à autre l'avait sournoisement atteinte et avait mis fin à ses jours.

Sara l'avait fidèlement soignée. Voyant que l'âme cherchait à se séparer du corps, elle avait apporté un crucifix en os à la mourante, pour lui procurer consolation et soutien.

Amina l'avait longuement regardé, puis elle avait fermé les yeux.

«Sara, parle-moi de l'enfant de Bethléem», demanda-t-elle d'une voix éteinte. «J'ai peur de la mort, et la croix ne parle que d'elle.»

Et Sara avait parlé de la miséricorde de Dieu, de l'Amour incommensurable qui avait envoyé Son propre Fils pour pouvoir encore sauver l'humanité corrompue. Elle parla de la vie du Fils de Dieu et de Son entrée triomphale à Jérusalem.

Mais cela n'apporta aucune paix à la mourante dont la jolie tête ne cessait de s'agiter sur les coussins.

Bien que sachant qu'il risquait la contagion, le vieil Abd al Muttalib était entré dans la pièce à l'insu des deux femmes.

«Dis-moi quelque chose qui me rende la mort facile, Sara», supplia la mourante.

Tandis que la servante réfléchissait, une voix paisible s'éleva dans la pièce :

« Et même dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal ; car tu es près de moi ! »

Abd al Muttalib avait prononcé ces paroles lentement et solennellement, la main droite – que la pierre d'un brun doré illuminait – levée au-dessus de la couche d'Amina.

« Père », murmura-t-elle, « je veux bien que Mohammed devienne juif. »

Elle ne lui avait encore jamais donné le nom de père. Il lui était venu naturellement sur les lèvres en cette heure où Abd al Muttalib apportait la consolation nécessaire à son âme inquiète.

Et il continua à prier, récitant l'un après l'autre des psaumes extraits du Livre des Rois, jusqu'à ce que le souffle de la jeune femme se fût éteint et que son âme eût commencé à se détacher.

Sara s'était effondrée, en larmes, au pied du lit. Amina, qu'elle avait aimée comme une sœur, était morte. Toutefois, elle ne pleurait pas sur cette mort, mais sur sa défaillance qui devait entraîner de si funestes conséquences.

En cet unique instant où elle aurait pu montrer au vieillard combien le christianisme était plus réconfortant et mille fois supérieur à toute autre religion, les mots lui avaient manqué.

Il fallait éloigner le corps aussi vite que possible de la maison. Abd al Muttalib fit le nécessaire pour protéger sa maisonnée contre tout danger ultérieur.

A L'ÉCOLE, Mohammed n'eut connaissance du départ de sa mère qu'une fois la dépouille mortelle ensevelie dans le rocher, à côté de celle de son père.

Il pleura celle qui n'avait eu pour lui que de l'amour, mais son chagrin fut de courte durée. Il s'habitua vite, au lieu d'aller voir sa mère, à rendre visite tous les mois à Sara qui avait quitté la demeure d'Abd al Muttalib pour vivre à présent avec son mari, dans une charmante petite maison située au centre de la ville.

Afin de rattraper ce qu'elle croyait être sa faute, la vieille servante profitait de ces occasions pour parler de l'enfant Jésus à Mohammed qui l'écoutait attentivement.

Il savait que, sur son lit de mort, sa mère avait accepté qu'il devienne juif,

mais cela le laissait indifférent. Il assimilait avec ardeur tout ce qu'il pouvait apprendre à l'école.

Quand les maîtres parlaient du Messie annoncé, un sourire qui n'avait rien de celui d'un enfant glissait sur ses traits. Il savait que ce Messie était déjà venu et avait été assassiné par le peuple. Il employait toujours intentionnellement, même devant Sara, le terme «assassiné».

Elle le réprimandait alors en lui disant que la mort sur la croix avait été voulue par Dieu. Il lui répondit un jour avec véhémence :

«S'il en est vraiment ainsi, Sara, tu m'enlèves aussi la foi en Dieu ! Quel père laisserait assassiner son enfant de plein gré ? Et j'ai toujours entendu dire que Dieu était meilleur que tous les pères du monde. Mais toi, tu en arrives à Le rabaisser !»

Sara regarda, horrifiée, ce garçon qui osait avoir une idée personnelle différente de celle de tout le monde.

«Mohammed, je t'en prie», supplia-t-elle, «reste attaché au Très-Haut ! Puisque, par ma faute, tu ne peux devenir chrétien, deviens au moins un bon Juif !»

«Je n'en sais encore rien, Sara», déclara Mohammed d'un ton décidé. «Si rien en moi ne m'y pousse, je ne peux pas plus devenir juif, pour respecter les dernières volontés de ma mère, que je ne peux devenir chrétien pour toi qui es ce que j'ai de plus cher au monde. Si seulement on pouvait unir les deux religions, je serais satisfait !»

Sara tremblait pour l'enfant si précoce. Qu'allait-il devenir ?

Physiquement, cette éducation virile le fortifiait. L'école du Temple de La Mecque ne s'occupait pas seulement du développement intellectuel de ceux dont elle avait la charge, mais aussi de leur épanouissement physique.

Outre Rabbi Ben Marsoch, il y avait également un jeune Grec qui enseignait aux garçons toutes sortes de disciplines, mais surtout des jeux et des exercices physiques. C'était pour cette raison que beaucoup de familles de notables, bien que n'appartenant pas à la religion juive, envoyaient volontiers leur fils à l'école du Temple.

Cela provoquait toutefois une certaine dissension au sein de l'enseignement. Il n'était pas possible de mettre ensemble fétichistes et Juifs pendant les cours d'instruction religieuse, même s'ils suivaient tous les autres cours en commun.

C'est ainsi que se forma un cercle d'élèves très attachés à leur croyance et particulièrement en faveur auprès de Rabbi Ben Marsoch.

Au bout d'un an d'école, Mohammed déclara qu'il ne désirait plus faire partie de ce cercle. Avec une rigueur dépourvue d'indulgence, il fut malgré tout tenu de poursuivre ses cours au sein de ce groupe. Toute la résistance et tout l'entêtement qu'il put déployer ne lui furent d'aucun secours. Cette révolte contre maîtres et enseignement dura environ un an, sans que le grand-père en fût informé.

Puis, sans raison apparente, Mohammed redevint docile. Aussi subitement qu'il avait déclaré un an plus tôt vouloir s'exclure du cercle, il demanda qu'on lui pardonne son obstination et manifesta son désir d'être à nouveau considéré comme un élève avide d'apprendre. Ce revirement apparent réjouit ses maîtres.

C'était Sara qui avait réussi à faire comprendre au garçon qu'en se dressant contre l'autorité, c'était en fait à lui-même qu'il faisait le plus de tort.

« Apprends ce qui t'est offert, Mohammed », lui avait-elle dit maintes fois. « Tout te sera profitable si tu l'assimiles comme il se doit. Mais si tu te refuses à écouter ce que le rabbi a à dire, comment pourras-tu ensuite être en mesure de juger de ce qui est vrai ou faux dans ses paroles ? »

C'était la seule façon de convaincre Mohammed, qui s'était alors soumis et était devenu un élève studieux.

A la fin de sa huitième année, il perdit son grand-père. Celui-ci s'était éteint une nuit, tout doucement, sans maladie préalable. Il avait atteint un peu plus de cent ans et son corps l'avait subitement trahi alors que son esprit avait encore toute sa vivacité.

Mohammed n'avait jamais été proche de son grand-père. C'était le seul être humain qu'il ait jamais craint.

Son oncle, Abu Talib, se chargea alors de son éducation. Cela réjouit l'enfant qui, malgré son sens inné de la beauté, passait sur les disgrâces physiques de cet homme pour ne voir que son âme pure et candide.

Abu Talib l'accueillit avec beaucoup d'amour et tenta de compléter l'éducation strictement intellectuelle donnée à l'école du Temple en renforçant ses qualités de cœur. Il était toujours disponible quand son neveu, dans ses moments de liberté, revenait à la maison paternelle dont il était resté éloigné pendant deux ans.

Mohammed assimilait sans s'en rendre compte tous les trésors de richesse intérieure que lui transmettait Abu Talib, éprouvant au fond de lui un sentiment constant de bien-être. Son caractère instable et altier s'était adouci, et l'expression moqueuse qui se glissait si souvent dans ses yeux et sur ses lèvres avait fait place à un joyeux sourire.

Abu Talib remarquait avec une grande joie l'épanouissement de Mohammed. Il pressentait que l'âme de cet enfant renfermait de riches trésors, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour les faire ressortir.

C'est à cette même époque que Mohammed fut soudain pris, en classe, de convulsions inexplicables. Les yeux révoltés, il se jeta par terre en poussant des cris sauvages et en se débattant.

Ses camarades s'écartèrent, tout effrayés. Le croyant possédé, Rabbi Ben Marsoch pria, mais sans succès. Personne n'osait saisir celui qui se débattait de plus en plus violemment.

Un médecin arriva enfin. Il donna les soins nécessaires et déclara que ces convulsions étaient la conséquence de l'hypersensibilité de son corps et qu'il ne fallait pas le surmener par un excès d'études.

Rabbi Ben Marsoch ne l'entendait pas de cette oreille. Maintenant que Mohammed était enfin devenu un brillant élève, il n'avait aucune envie de l'empêcher d'étudier.

Le médecin s'adressa alors à l'oncle très inquiet qui, dans son amour pour l'enfant, trouva une solution.

«J'ai un long voyage à faire en Syrie», dit-il. «J'emmènerai ce garçon avec moi. Le changement d'air et la découverte de tant de choses nouvelles lui feront du bien. Nous aviserons à notre retour.»

Le médecin fut d'accord, et les préparatifs du voyage furent bientôt entrepris. Abu Talib n'était pas commerçant comme son père et son frère Abdallah. Mohammed ne savait toujours pas ce qu'il faisait vraiment, bien qu'il eût très envie de l'apprendre.

Il demanda à son oncle les raisons de ce voyage, mais celui-ci, qui répondait d'ordinaire à chaque question avec la plus grande gentillesse, se contenta de dire :

«J'ai à faire en Syrie.»

Ne pouvant satisfaire sa curiosité de ce côté-là, le garçon s'intéressa d'autant plus aux préparatifs du voyage. Ils devaient être accompagnés

d'une suite imposante, et l'on préparait pour chacun un solide chameau somptueusement harnaché.

Mohammed courait de l'un à l'autre, émerveillé. Il remarqua que les couvertures des selles portaient toutes le même signe dans le même angle : un oiseau multicolore posé sur un sabre.

«Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que cela veut dire ?» demanda-t-il. Mustafa lui répondit :

«C'est l'emblème de votre famille, mon garçon, celui des Qoraych. Sois fier d'être un jour en droit de le porter, toi aussi.»

«Mais il doit bien avoir une signification ?» insista Mohammed en promenant son doigt sur le dessin.

«Bien sûr qu'il en a une : comme l'oiseau, vous devez prendre votre essor, vous élever au-dessus de tous les autres et savoir aussi frapper avec le tranchant de l'épée. Retiens bien cela, Mohammed ! Ne deviens pas commerçant comme ton père, mais suis l'exemple d'Abu Talib, ainsi tu trouveras honneur devant les hommes et bénédiction sur ton chemin.»

«Quelle profession exerce mon oncle ?» demanda vivement Mohammed, ravi de trouver enfin l'occasion d'obtenir la réponse à cette question si importante pour lui.

«Une profession ?» dit lentement le vieux serviteur. «Il n'en a pas.»

Sur ce, il se tourna vers le chameau sur lequel il s'efforçait de fixer une selle magnifique.

Dans sa colère, Mohammed tapa du pied. Un serviteur n'avait pas le droit de le traiter ainsi ! Il lui faudrait se plaindre à Abu Talib, mais en agissant ainsi il trahirait sa curiosité. Force lui fut donc de se taire et d'accepter de ne pas avoir reçu de réponse.

Il courut aussitôt vers l'autre serviteur et demanda :

«Quel chameau dois-je monter ?»

«Je ne sais pas», fut la réponse peu satisfaisante. «Que le jeune maître s'adresse directement à Abu Talib.»

Le jour du départ était enfin arrivé. Le soleil n'était pas encore levé que les chameaux étaient là, attendant leurs cavaliers dans la grande cour qui entourait la maison des Qoraych, véritable palais. De nombreuses bêtes de somme attendaient dehors avec les conducteurs engagés pour ce voyage.

Alors Abu Talib sortit de la maison et monta sur son chameau en emprun-

tant une échelle. Tous les autres montaient alors que le chameau était agenouillé sur le sol. Lui seul, en raison de son infirmité, était obligé d'avoir recours à ce moyen.

Mais ce que Mohammed aurait chez tout autre trouvé méprisable, voire risible, revêtit à ses yeux un éclat particulier en ce qui concernait Abu Talib. Son oncle ne faisait rien comme les autres.

Et voilà que cet oncle lui criait d'emprunter, lui aussi, l'échelle pour monter avec lui. Il s'exécuta promptement et s'assit fièrement sur le siège spécialement préparé pour lui en prévision du voyage.

Quelle chance de ne pas être obligé de se retrouver seul sur le dos d'un chameau ! Pendant des heures, il n'aurait eu personne avec qui parler, et il avait tant de questions à poser.

Lentement, la caravane se mit en route. Comme chaque animal suivait l'autre, elle était très longue.

Les voyageurs avaient à peine quitté La Mecque que l'on fit accélérer le pas aux animaux. On descendait légèrement vers le Nord-Ouest, et l'allure des chameaux devint de plus en plus rapide. Au début, Mohammed avait beaucoup de choses à voir, mais avant même que le soleil ne fût couché, son intérêt diminua. La région devenait désertique et monotone.

Ils chevauchaient en bordure d'un désert. Dès que le vent frais se leva, ils rencontrèrent des nuages de sable. La première nuit, ils voyagèrent sans interruption. Le garçon dormit sur sa selle. Les tentes ne furent dressées que la nuit suivante.

Mohammed suivait d'un œil attentif les faits et gestes des gens dans le camp. C'est ainsi qu'il vit les conducteurs dresser un fétiche, une horrible chose faite de pierres, d'os et de chiffons ; il les vit danser autour de lui et se réjouir de pouvoir prendre du repos en toute sécurité sous sa protection.

« Qui a fait cette chose ? » demanda-t-il à son oncle auprès duquel il revenait, pénétré de tout ce qu'il venait de voir.

« Vraisemblablement le féticheur, nous dirions le prêtre si pareil négateur de Dieu méritait ce titre. »

« Mais cette chose ne peut être un dieu, ni protéger quiconque si elle a été faite de main humaine ! » explosa Mohammed, révolté par tant de sottise. « Comment des hommes peuvent-ils être bêtes au point de croire une chose pareille ! »

SÉRIE DE LIVRES «ÉVEIL DES TEMPS PASSÉS»

RÉSONANCES DES MILLÉNAIRES ENFUIS

*isolé*

Moïse

La vie de Abd-ru-shin sur Terre

La pierre tombale de Abd-ru-shin parle

Reproduction de l'ensemble de la pierre tombale de Abd-ru-shin

Marie

La vie de Jésus sur Terre

EPHESUS

Vie et œuvre du précurseur Hjalldar aux temps préhistoriques.

ZOROASTRE/ZARATHOUSTRA

Vie et œuvre du précurseur en Iran

LAO-TSEU

Vie et œuvre du précurseur en Chine

*isolé*

BOUDDHA

Vie et œuvre du précurseur en Inde

## MOHAMMED / MAHOMET

Vie et œuvre du précurseur en Arabie

### ÉVEIL DES TEMPS PASSÉS

#### VOLUME I :

Krishna

Nahomé

Cassandra

Marie-Madeleine

#### VOLUME II :

L'Atlantide

Le royaume des Incas

Le premier accomplissement de la Lumière : Abd-ru-shin

1. Les parents persans

2. Au royaume des Ismaïns

3. Le peuple élu

La deuxième grâce de la Lumière : Cassandra

Jean le Baptiste

L'amour de Dieu se penche pour la troisième fois: Jésus de Nazareth

#### VOLUME III :

Première partie : Lutte pour la Vérité

1. L'Égypte

2. Némaré

3. Les pharaons

Deuxième partie : Et lorsque vint la Parole de Vérité!

1. Scènes inconnues de la vie du Fils de Dieu Jésus

2. Les apôtres